

Entre la vie et la mort
Le Goût de la cerise

Paul Beaucage

Volume 16, Number 4, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33852ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaucage, P. (1998). Review of [Entre la vie et la mort / *Le Goût de la cerise*]. *Ciné-Bulles*, 16(4), 44–45.

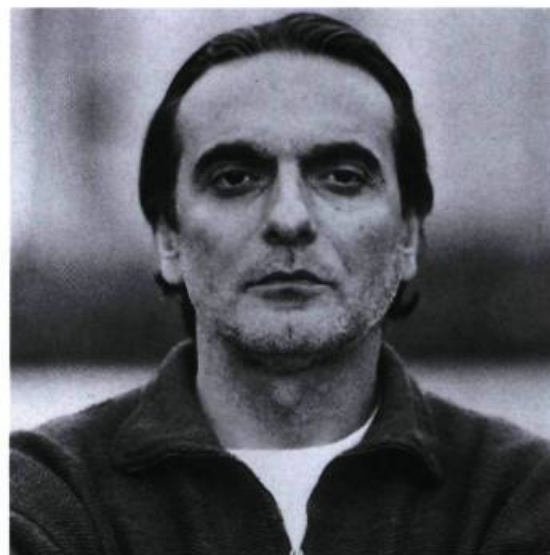
Entre la vie et la mort

par Paul Beaucauge

Parce qu'il a remporté la Palme d'Or lors du dernier festival de Cannes, plusieurs cinéphiles entretenaient des attentes très élevées pour **le Goût de la cerise** d'Abbas Kiarostami. L'intrigue du film se situe en Iran, de nos jours. Badii (Homayon Ershadi), un homme d'une cinquantaine d'années, cherche à se suicider. Afin de recevoir une forme de sépulture, il demande à différents personnages de recouvrir son corps de terre, peu de temps après sa mort. En échange, il leur promet une forte somme d'argent. D'abord, il propose ce marché à un cadet de l'armée mais celui-ci refuse. Par la suite, il sollicite l'aide d'un séminariste. Néanmoins, ce dernier juge qu'un tel geste irait à l'encontre de ses principes religieux. Enfin, le protagoniste réitère son offre à un taxidermiste (Abdolrahman Bagheri) d'un certain âge.

Fidèle à lui-même, Kiarostami a élaboré un scénario d'une grande simplicité dramatique; il relate une histoire concise, linéaire. Au centre de celle-ci apparaît un homme qui est confronté à un choix primordial: doit-il ou non continuer à vivre? À aucun moment du récit, le cinéaste nous révèle explicitement ce qui pousse le protagoniste à se poser cette question. Cependant, il suit «pas à pas» le cheminement de Badii dans sa volonté de mettre fin à ses jours. En conséquence, on pouvait craindre que le film devienne ennuyeux. De fait, il comporte bien quelques longueurs. Toutefois, au-delà de cette faiblesse, il procure au spectateur l'impression durable du «vécu», de l'«authentique». Cela s'explique en raison des multiples oppositions que l'auteur trace entre le protagoniste et ses interlocuteurs. Ainsi, Badii entend de transgresser un interdit (celui de s'enlever la vie). Or, c'est cette volonté de rupture qui l'isole non seulement du citoyen ordinaire, mais également des personnages un peu marginaux qu'il rencontre.

Le film de Kiarostami a subi les foudres de la censure iranienne puisque l'on en a retardé la distribution à



Homayon Ershadi dans **le Goût de la cerise**

l'étranger. Sur ce point, le cinéaste s'est montré très diplomate en affirmant qu'il ne comprenait pas pourquoi son film avait déplu aux censeurs de son pays, mais la cause de cet interdit apparaît limpide. En effet, l'auteur privilégie le point de vue d'un homme qui n'est pas heureux de la vie qu'il mène. De plus, il le dépeint non pas comme un illuminé mais comme un être tout à fait rationnel. Par conséquent, Kiarostami souligne subtilement les tares d'un régime dictatorial qui ne respecte pas les droits et libertés individuels. Il procède ainsi à une description sans complaisance d'un monde parfois dur et cruel. Ce faisant, il formule une critique implicite à l'égard d'une société qui obéit à des règles civiles et religieuses très strictes mais se détourne des valeurs humaines.

Bien que la barrière linguistique empêche le spectateur occidental de saisir toutes les nuances des dialogues iraniens, il sera frappé par leur abondance et leur finesse. Au demeurant, on appréciera ces longs échanges verbaux qui nous montrent la méfiance des personnages, leur difficulté à communiquer réellement. Pourtant, c'est la teneur des mots, des dialogues qui détermine le cours de l'action. Par exemple, le séminariste invoque des motifs religieux pour justifier son refus de participer au projet de Badii. Celui-ci rétorque alors que le fait de faire du mal aux autres constitue une raison suffisante pour ne plus vouloir vivre. Sur le plan du discours, on constate que le fossé qui sépare les deux hommes est infranchissable: le séminariste défend sa position en s'appuyant sur des principes coraniques généraux, tandis que Badii ne tient compte que de son cas particulier.

Coup de cœur: le Goût de la cerise

Kiarostami a adopté ici un style très épuré. On appréciera la luminosité de la photographie de Homayon Payvard, la beauté des paysages naturels et l'harmonie de la musique qu'a choisie le réalisateur. Mais la puissance du film tient surtout à une habile organisation du récit. Un peu comme dans une tragédie classique, l'action se déroule dans un espace restreint (une petite route rocailleuse), durant une période de temps limitée (environ 24 heures). Toutefois, contrairement au genre tragique, le dénouement de l'intrigue n'est pas ici connu à l'avance. De là, l'émergence d'un certain suspense par rapport au geste que va commettre le protagoniste. Badii emprunte un chemin sinueux pour aller reconduire le taxidermiste à son lieu de travail. Durant le trajet, le vieil homme lui explique comment il a tenté de se suicider, lorsqu'il était jeune, et comment, *in extremis*, il a eu la vie sauve. Un heureux hasard lui a permis de retrouver le plaisir de vivre. Il a goûté à l'une des savoureuses figues qui se trouvaient sur l'arbre auquel il devait se pendre et a subitement réalisé que la vie n'était pas aussi désespérée qu'il le croyait. Sans prêchi-prêcha, il révèle donc à son interlocuteur qu'il existe une forme d'espoir, encore faut-il être apte à le percevoir, à le saisir. Il se dégage de ses paroles une philosophie de vie optimiste, laquelle permet à Badii de voir une lueur au bout du tunnel. En somme, c'est grâce à la foi en un Dieu «qui est partout» que le taxidermiste s'est tiré du pétrin.

Même s'il apparaît clair que Kiarostami a subi la forte influence des maîtres de l'école néoréaliste italienne (les De Sica, Rossellini, Visconti et autres),



Le Goût de la cerise de Abbas Kiarostami

son film comporte une dimension symbolique qui lui est tout à fait spécifique. En outre, on peut légitimement interpréter **le Goût de la cerise** comme une grande métaphore de l'existence humaine. Ainsi, la route qu'emprunte le protagoniste représenterait le chemin de l'existence. Celui-là le parcourait à un rythme accéléré, par le biais de sa voiture. Dans ces circonstances, l'œuvre de Kiarostami s'impose comme une sorte de voyage initiatique où Badii découvre sa véritable identité. Doit-il continuer son cheminement ou pas? En fait, le trépas apparaît comme un remède à des maux beaucoup plus graves que les siens. Néanmoins, il s'avère logique de le voir quitter la route afin de prendre une décision en toute quiétude, en toute liberté. Il se réfugie dans un trou et tente d'accomplir le geste adéquat. Deux solutions s'offrent à lui: ou bien, il parviendra à exorciser l'idée de la mort et renouera avec la vie, ou bien, il mourra.

Comme dans ses œuvres précédentes (**Close-Up**, 1990, **Et la vie continue...**, 1992, **Au travers des oliviers**, 1994), Abbas Kiarostami a fait appel à des acteurs non professionnels pour incarner les différents personnages du film. Évidemment, celui-ci repose en grande partie sur la remarquable composition de Homayon Ershadi, lequel interprète avec conviction le rôle de Badii. Grâce à un jeu sobre et intériorisé, il parvient à suggérer adroitement tout le mystère qui se rattache au protagoniste. Néanmoins, il ne faudrait pas sous-estimer pour autant la contribution des acteurs secondaires. De fait, Abdolrahman Bagheri s'avère excellent dans le rôle du taxidermiste. Une interprétation nuancée lui permet de révéler progressivement la sagesse qui caractérise son personnage. Par ailleurs, il faut souligner la qualité de la prestation des autres interprètes de soutien et des figurants. Jamais le spectateur entretient-il l'impression qu'ils sont en train de poser. Ils se contentent simplement de «jouer vrai» et s'intègrent tout naturellement au monde du réalisateur.

Certains observateurs ont reproché à Abbas Kiarostami d'avoir clos son film de façon équivoque en ne nous dévoilant pas si le protagoniste se suicide ou non; cela demeure secondaire aux yeux du cinéaste. Comme il le disait lui-même, au cours d'une entrevue, il a surtout cherché à créer «un hymne à la vie», lequel va au-delà de l'itinéraire particulier d'un personnage. Passant habilement des ténèbres à la lumière, du cinéma à la vidéo, de la fiction à la réalité, Kiarostami nous montre que le drame le plus réaliste comporte sa large part d'illusion, de mise en scène. ■

Le Goût de la cerise

35 mm / coul. / 95 min /
1997 / fict. / Iran

Réal., scén., mont. et prod.:

Abbas Kiarostami
Image: Homayon Payvar
Son: J. Mishekari
Dist.: Mongrel Media
Int.: Homayon Ershadi,
Abdolrahman Bagheri,
Afshin Khorshid Bakhtiari,
Safar Ali Moradi, Mir
Hossein Noori